

N° 47. — TOME VII.

25 JUILLET 1893.

PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

- Armand Charpentier** : *La folie claustrophobique.*
Jules Bois : *Orphée et Eurydice.*
Paul-Marius André : *Chœur antique, poésie.*
A.-Ferdinand Hérold : *La Société mourante et l'Anarchie.*
René Boudard : *Soir de retour.*
Henri Malo : *Politique extérieure.*
Paul Adam : *Critique des mœurs.*
Edmond Gousturier : *Notes d'art.*

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS	10 francs	— 6 francs.
PROVINCE	12 francs	— 7 francs.
UNION POSTALE	14 francs	— 8 francs.

Le numéro : 60 centimes

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, **Ernest KOLB**, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

La Folie Glaustrophobique

CONFÉSSION D'UN SUICIDÉ

I

... Plus je vieillis et plus je sens en moi grandir cette Terreur; après avoir été l'intermittent cauchemar de toute ma vie, voici qu'elle tourne à l'idée fixe, guettant ma pensée, l'accaparant, devenant le cancer cérébral qui, de jour en jour, élargit son œuvre destructrice. J'essaie de réagir, mais je lutte en vain; elle est la plus forte, ma raison vacille et la folie est proche.

Et quelle folie, grand Dieu!... la pire de toutes. Il y a des folies douces, je dirais presque des folies heureuses. Je ne m'apitoierai jamais sur celui qui, après une existence lamentable, est persuadé, grâce à quelque mystérieuse fêlure du cerveau, que la foule acclame en lui le Messie des temps nouveaux, ou

qu'il gouverne des peuples innombrables et possède plus de diamants et de lingots d'or que les cavernes de son palais n'en peuvent contenir. Celui-là, certes, n'est pas à plaindre. Soustrait aux mornes réalités de l'existence, il vit en un rêve perpétuel, l'œil ébloui par les magnifiques décors que sa fertile imagination crée et renouvelle à tout instant.

Vouloir guérir une telle maladie, me semble aussi inhumain que réveiller un dormeur dont le visage souriant laisse deviner la voluptueuse béatitude de ses songes.

Mais combien différente d'une telle folie serait la mienne!... Je l'imagine facilement, connaissant la cause dont elle proviendrait... Que dis-je! Il me suffit d'y penser fixement pour en souffrir virtuellement les effroyables tortures. Oui, je me vois dans la nuit du tombeau, me réveillant soudain du sommeil léthargique, les membres meurtris par l'encerclement des planches, la bouche et les yeux remplis de sciure de bois, ne pouvant remuer, hurlant de toute la force de mes poumons en lesquels déjà l'air manquerait, sachant d'ailleurs que personne ne viendrait, qu'une muraille de terre me sépare à jamais des vivants, et attendant ainsi, pendant des minutes qui dureraient des siècles, la plus épouvantable des morts.

Et cette triple sensation d'asphyxie, de ténèbres et de ligottement, devenue le thème de ma folie, serait le perpétuel cauchemar en lequel il me faudrait terminer ma vie, à moins que quelque problématique guérison ne vînt m'y soustraire. Oh! plutôt que souffrir, pendant des années peut-être, cet inimaginable supplice, je préfère recourir à la délivrance immédiate, au suicide.

Jadis, quand cette Terreur m'assaillait, je luttais avantageusement contre ses effrois, estimant que ma

jeunesse et ma santé me préservait d'une fin prochaine. Même, en raisonnant sensément, je me rendais compte qu'aucun symptôme d'engourdissement léthargique ne s'étant encore manifesté, il était pour le moins puéril de redouter d'être enterré vif.

Mais à présent que je touche à l'extrême vieillesse, je ne dispose plus d'aucun subterfuge pour calmer mes frayeurs. Au contraire, plus j'approche de la tombe, plus la peur de m'y réveiller en sa solitude glaciale obsède mes pensées de tous les instants, devenant une perpétuelle hantise.

Sans doute, je puis prévenir mon médecin que j'exige de lui, après ma mort, un examen attentif de mon cadavre, et, pour plus de certitude, un coup d'épinglé, non seulement sous la plante des pieds mais aussi dans la région du cœur. Afin de donner plus de valeur à ces dernières volontés, je peux les spécifier par testament. Quelque bonnes que soient ces précautions, elles ne suffisent malheureusement pas à me rassurer. Il peut arriver que le docteur oublie mes recommandations et que le testament ne soit ouvert qu'après ma mise en bière. D'autre part, la science sera toujours faillible et la léthargie se joue des praticiens les plus habiles. Je crois même, qu'en donnant à la vie les apparences de la mort, elle rend inoffensives sur l'être qu'elle immobilise, des blessures qui, en d'autres temps, seraient mortelles.

J'ai songé également à la crémation. Je dois infiniment de reconnaissance aux hommes de progrès qui, triomphant de préjugés aussi ridicules que dangereux, sont parvenus à établir à Paris des fours crématoires. Je voudrais même, qu'en certains cas, leur service fût gratuit, afin que les pauvres diables, qu'affole une Terreur analogue à la mienne, aient la consolation de se soustraire au supplice qu'ils redoutent.

Dans la première phrase de mon testament j'exprime mon désir formel d'être incinéré. Cependant — l'avouerai-je — cette certitude de savoir que ma chair, mes os, mes nerfs, mes muscles, tout ce qui, en un mot, constitue l'ensemble de mon corps, sera réduit en cendres impalpables ne me rassure qu'imparfaitement. Voici pourquoi : Plus de vingt-quatre heures s'écouleront entre le moment où l'on m'aura empaqueté dans un cercueil provisoire et celui où la flamme purificatrice rendra à l'impossible Nature l'agrégat de matières que je fus.

Et si, pendant ce laps de temps, j'allais me réveiller ?... Qui donc entendrait mes cris ?... Quelles mains secourables viendraient dévisser les planches entre lesquelles j'étoufferais ?... Ne voulant qu'aucun ministre de la religion ne veille sur mon agonie et d'autre part m'étant volontairement privé de famille en me confinant dans le célibat, je n'ignore point que ma bière resterait solitaire, ainsi qu'un escabeau difforme, devant le lit où je serais mort. En soi-même, cet abandon ne me déplaît point. Ayant toujours vécu loin de mes contemporains, dont les préjugés néfastes m'ont si souvent affligé, mon cadavre n'a nul besoin de leurs apitoiements.

Mais c'est l'isolement de l'attente qui m'effraie. Ah ! s'il était possible que je fusse porté directement de mes draps dans le foyer rougeoyant de la fournaise, combien ma Terreur serait moindre !... Cependant elle ne disparaîtrait pas encore entièrement, car, si la léthargie pétrifie le corps, elle laisse à l'esprit toute sa lucidité. On a conscience de ce qui se dit, de ce qui se passe autour de soi ; on assiste à son propre enfouissement.

Comme elle doit être terrible, torturante et affolante au delà de toute expression, la brève minute où l'on

se sent enlevé de sa couche et enfoncé doucement entre les parois du cercueil!... De quels efforts désespérés les bras ne doivent-ils point tenter de s'agiter, tandis que le cri d'une angoisse surhumaine, parti du tréfonds de l'âme, avorte en la gorge paralysée!... Et quand l'obscurité se fait, quand l'oreille a la perception des premières vis grinçant dans le chêne, quand on se sent irrémédiablement retranché des vivants, à quels supplices infinis la pensée n'est-elle pas exposée, en l'attente du réveil proche?...

Certes, ma souffrance serait moindre, puisque je saurais que dans quelques heures la flamme me réduirait à néant. Malgré tout, j'aurais la sensation anticipée des brûlures prochaines et le bruit du loquet du fourneau ouvert résonnerait lugubrement en mon être.

Quelque effroyables que puissent être ces derniers moments, même en supprimant la crémation et en poussant les choses au pire, ils ne dureraient jamais plus de vingt-quatre heures, l'asphyxie, venant telle une libératrice attendue, mettre fin à ma torture. Ma folie, au contraire, peut durer des mois ou des années. Pendant une interminable suite de jours, je me verrais enterrer vif, et il me faudrait vivre ainsi dans l'imaginaire nuit de la tombe, en un continual étouffement, tortionnant mes muscles en de prodigieux efforts pour soulever le couvercle irréel que je sentirais sur mon front. Oh! non; cette folie claustrophobique dont je suis menacé infailliblement m'épouvante trop. Je préfère recourir au suicide. En appuyant bien le bout du revolver sur la tempe, j'ai de grandes chances pour que la mort soit à peu près immédiate; ce qui ne m'empêche pas de spécifier, pour plus de précaution, ma volonté formelle d'être incinéré.

Donc, il faut que je me tue. Je me tuerai ce soir.

II

Ah ! ce n'est pas sans regret que je me condamne à mort, bénévolement. Sauf quelques heures, ça et là — heures de souffrances morales ou physiques — la vie me fut clémence. Il y a vingt ans, il y a même dix ans, je n'aurais jamais eu l'idée de mourir volontairement. Mais, la vieillesse est une triste chose. Sentir de jour en jour ses forces diminuer, voir les autres grandir, grandir sans cesse autour de soi, accaparant le monde dont ils vous chassent, se mesurer parcimonieusement, par crainte de maladie, tout ce qui fut la joie de nos sens, en arriver à haïr la beauté, la jeunesse, la santé des autres parce qu'on est laid, vieux et souffreteux, telle est la misérable déchéance où je m'enfonce graduellement.

Malgré tout, je tiendrais encore à l'existence si la folie claustrophobique ne me menaçait, car il y a aussi, pour nous vieillards, des consolations, infimes sans doute, mais charmantes à cause de leur rareté même. Oui, il est parfois des heures délicieuses, des heures de torpide enivrement que l'on peut rendre assez fréquentes avec un peu d'habileté. L'autre semaine, j'en ai vécu quelques-unes.

J'étais au bord de la mer, dans un coin de nature déserte, presque sauvage. Un ciel d'un bleu lumineusement clair, que traversaient en tous sens les reflets dorés du soleil, s'étendait à l'infini, laissant deviner derrière la perceptible ligne des horizons, d'autres espaces aussi lumineux, aussi vibrants de soleil ; les flots paraissaient immobiles, miroitant sous l'averse des rayons et rythmant contre les rochers de la rive

l'âpre chanson qu'ils apportent avec eux, ainsi qu'un écho, des inaccessibles lointains dont ils viennent. Et vraiment j'étais heureux, heureux au-delà de toute expression. La magnificence de ce décor m'emplissait l'âme d'immensité. La bienfaisante chaleur assouplissait mes membres, leur prêtait une vigueur factice et donnait à mon être entier l'illusion momentanée d'un retour de jeunesse, Je crois que s'il s'était trouvé près de moi une belle fille, je l'aurais aimée comme à trente ans, eussé-je dû en mourir; et cette mort m'eût été infiniment douce. Mais la solitude m'entourait de toute part et ma seule consolation fut de revivre le passé, d'évoquer les souvenirs vécus

L'ai-je assez aimée, la femme?... Oui, je quitte ce monde avec la conscience de l'avoir adorée autant que les forces humaines le permettent. J'ai aimé indistinctement les femmes des différents pays où ma nostalgie vagabonde m'exilait ; j'en ai aimé des blondes, des brunes et des rousses ; des noires, des cuivrées et des blanches ; des petites et des grandes ; des grosses aux poitrines charnues et des maigres toutes en ossature ; des très jeunes encore impubères et des presque vieilles en cheveux gris ; de lourdes paysannes mal dégrossies et naïves ; de fines mondaines aux membres graciles et savamment perverses ; des courtisanes qui se vendaient très cher ; des vierges qui s'offraient pour le plaisir ; et j'en ai aimé bien d'autres encore toutes celles que mon désir a pourchassées en tous temps, à toute heure, en tous lieux.

A présent, c'est fini; je suis trop vieux, l'amour m'est défendu. Je ne veux pas éveiller plus longtemps d'inutiles souffrances avec les aphrodisiaques visions de jadis; je préfère aller vers la mort en toute séré-

nité, sans regrets superflus. Et mes heures dernières je les veux employer à terminer cette confession d'un claustrophobe, à montrer la graduation lente de cette folie en mon cerveau.

III

Si loin que mon souvenir remonte, aux lointaines années de ma jeunesse, je ressentis les premiers symptômes de ce mal étrange. J'avais, innées en moi, la peur de l'obscurité et la souffrance d'être enfermé à l'étroit. Enfant, jouant avec les camarades de mon âge, il m'était pénible de me cacher dans un cabinet noir, non comme tant d'autres, par crainte de quelque fabuleux animal ou d'un sanguinaire brigand, mais simplement parce que j'éprouvais une sensation d'étouffement et qu'il me semblait toujours que l'air allait manquer. L'obscurité ajoutait à ma terreur en ce sens que, ne voyant point les murs, je les imaginais proches de moi et mon malaise d'être enserré en augmentait d'autant plus.

A la venue de l'hiver, il y avait pour moi un jour de singulier malaise, celui du ramonage des cheminées. Dans le silence des rues sans mouvement de la province, je l'entendais de loin le cri du pauvre gamin que j'apercevais trottant de ses courtes jambes, tout noir de suie, à côté d'un patron dont l'aspect prenait à mes yeux je ne sais quoi de barbare.

Je ne pouvais admettre que cet enfant travaillât volontairement pour cet homme. Certainement on avait dû le voler tout petit, et depuis, en le privant de nourriture, en lui donnant des coups, on le forçait à faire cet horrible métier.

Les pitiés émues que j'éprouvais pour lui en le voyant s'agenouiller devant les cheminées, passer son corps maigrelet dans l'ouverture de la trappe, puis disparaître dans le grand trou noir, ces pitiés-là qui étreignaient mon cœur si fort, furent certainement les premières de mon existence.

Pour comble d'horreur, le vilain bonhomme qui restait tranquillement avec nous voulait toujours fermer la trappe afin que la suie tombante ne salît pas le parquet. J'avais bien envie de l'empêcher d'être aussi cruel, mais son air farouche me faisait peur, puis je voyais que mes parents l'approuvaient craignant sans doute pour les meubles. Alors je me taisais, attendant avec anxiété le retour du petit ramoneur.

Comme elles me semblaient longues, mon Dieu, les cinq à six minutes de son absence!... S'il allait ne pouvoir redescendre, pensai-je?... Et je souffrais pour lui, me mettant imaginairement à sa place, enfermé dans ce tuyau obscur, entre quatre murs étroits, suffoquant et ne pouvant appeler personne, sachant tout secours impossible. Comment le retirer de là, s'il y étouffait?... Et mille frayeurs chimériques hantaient ma faible cervelle d'enfant, jusqu'à l'instant où je le voyais reparaître, courbé en deux, sortant les jambes d'abord, puis le buste et sa tête de négrillon qu'éclairait le sourire de ses yeux calmes et résignés.

Quand il était monté ainsi dans toutes les cheminées, ma mère lui donnait deux sous tandis que l'homme barbare qui n'avait eu aucune fatigue, qui n'avait fait aucun travail, recevait une pièce blanche. Et cela me semblait injuste; je n'avais guère alors la notion de l'argent; j'ignorais combien il est indispensable pour vivre; je ne soupçonnais pas toutes les bonnes choses qu'il peut procurer; malgré cela une

révolte imprécise sourdait en moi au spectacle de cette inégale répartition du salaire. Et je regrettais de n'être pas riche, de n'avoir pas de grosses pièces de deux sous dans ma poche ou dans une tire-lire car je les aurais glissées avec plaisir dans la main du petit ramoneur.

S'il s'en allait sans mon argent, du moins emportait-il, en la misère de ses guenilles noires, toute la tendresse de mon âme emplie de rêves et son souvenir fut, pour ma jeunesse et même plus tard, bien après que j'eus l'âge d'homme, le rappel d'émotions à la fois douloureuses et charmantes.

Je n'oserais pas dire, qu'en m'habituant à dormir avec une veilleuse, ma mère ait fait naître en moi, involontairement, cette curieuse maladie mentale que la science moderne appelle la claustrophobie ; ce serait sans doute exagéré. Mais il est bien certain que cette précaution toute maternelle a pu développer les germes latents du mal au lieu de les détruire. Jeune homme, quand j'ai voulu réagir contre cette habitude il était trop tard. Ma volonté fut impuissante et, pour ne pas souffrir chaque nuit de l'éternel et même cauchemar qui me conduit aujourd'hui au suicide, je dus me résigner à garder une lumière dans ma chambre malgré ce que cette manie enfantine peut avoir de bête.

Ce n'était pas pour dormir que la clarté m'était nécessaire, mais bien pour me réveiller, j'entends par là chaque fois qu'une cessation de sommeil entr'ouvrail mes yeux au milieu de la nuit. Alors en ce dixième de seconde de l'éveil, commençait un cauchemar assez puissant pour que je perdisse la notion de l'endroit, assez horrible pour que je poussasse d'effroyables hurlements.

Je me croyais dans ma tombe, l'air manquait à mes

poumons, les draps devenaient les bandelettes dont on m'avait enlacé, j'étouffais et je criais désespérément, appelant au secours, sentant l'asphyxie venir de plus en plus et cela jusqu'à ce que j'eusse entendu une voix humaine ou aperçu un rayon de lumière. Et je l'ai fait ce rêve de l'enterré vif des centaines et des centaines de fois.

Que de fois aussi, le soir, en me couchant, j'ai eu, pendant les minutes qui précédent le sommeil, la désespérante pensée que je pouvais m'endormir pour toujours, rester en léthargie pendant assez longtemps pour qu'on me croie mort et ne plus m'éveiller que couché dans la gaine de plomb du tombeau!... Malgré mes efforts pour l'éloigner, elle revenait, obsédante, cette pensée qui aujourd'hui tourne à l'idée fixe. A ce martyre anticipé s'ajoutait encore la souffrance de quitter la vie, subitement, en pleine force, en pleine santé, ayant des projets à réaliser, des amis à revoir, une maîtresse à aimer, des femmes à désirer.

Cette frayeur de la claustration, je l'eus sous toutes ses formes. La vue d'une malle, d'une armoire, me suggérait aussitôt la pensée de l'être qu'on pouvait y enfermer. Et toujours ma trop fertile imagination me le représentait se débattant contre les parois, en de désespérants efforts, en de douloureuses crispations, pour échapper à l'étouffement.

Dans les caves, sous les tunnels, une peur analogue me paralysait. Je songeais à l'effondrement subit de la masse de pierre qui surplombait le dôme et je me voyais enfoui sous les décombres, enserré par le fatras des poutres et des matériaux, privé de lumière, suffoquant, râlant, faisant des efforts aussi surhumains qu'inutiles pour échapper à cette lente agonie de l'asphyxie qu'on sait venir. Avec quelle attention anxieuse l'oreille doit-elle guetter le coup de pioche

qui vous apporte un peu d'air, alors qu'on sent sur ses membres brisés peser le formidable poids d'une montagne de terre et de pierres?...

J'ai tant vécu par la pensée toutes ces tortures, que je les connais comme si je les avais souffertes et qu'elles ne m'apporteraient aucune douleur nouvelle. Il faut même que mon cerveau ait été solide pour avoir résisté pendant tant d'années à cette perpétuelle hantise. Je ne suis pas un écrivain; mais le serais-je, ce n'est pas avec des mots, ni avec des phrases que je pourrais traduire la notation exacte de ces états d'âme. Certains malades seuls, lorsque l'éther même devient impuissant à leur procurer une respiration artificielle, pourront, à la lecture de ces pages, se faire une approximative idée de ce qui fut mon continual supplice.

Si j'avais vécu au moyen âge, à ces époques où la vie de l'homme comptait si peu, où la justice dépendait du bon plaisir de quelques-uns, où les châtiments étaient d'une barbarie raffinée, ma grande frayeur eût été que quelque ennemi puissant ne me fit mûrer vif ou qu'un prêtre intolérant ne tentât dompter mon esprit rebelle par la solitude de *l'in pace*.

D'ailleurs, en dépit des faibles libertés conquises dans le branle-bas des Révolutions, le châtiment de la claustration existe encore dans nos lois. Je me souviendrai toujours de l'impression d'effroi que j'eus — il y a de cela des années et des années — en voyant à bord d'un navire la cellule en laquelle on enferme le matelot puni pendant douze et quelquefois vingt-quatre heures. Quelle que soit la faute commise par ces hommes, l'expiation est trop terrible. Je fus obligé de tourner la tête tant l'angoisse m'étouffait devant ce trou carré, trop bas de plafond pour s'y tenir droit et que clôt non pas une grille mais une lourde porte de fer percée d'une lucarne laissant pas-

ser quelques bouffées d'air. Si l'on m'enfermait dans une pareille cage, il est certain que j'y mourrais. Mais en retirant mon cadavre nul ne saurait jamais quelles tortures inexprimables auraient préludé à mon agonie.....

IV

Si quelqu'un lit un jour ces pages, quelque imparfaite que soit la sensation de Terreur que je me suis efforcé d'y souffler, il comprendra certainement cette maladie moitié nerveuse et moitié cérébrale dont j'ai souffert ; il s'imaginera aisément la lente graduation de ma frayeur claustrophobique, de ses premières manifestations jusqu'au jour où elle est devenue une obsession ; et maintenant que l'idée fixe, de jour en jour plus tenace, me conduit à la folie, il trouvera peut-être naturel que, bien que pouvant vivre encore quelques années heureux et sans infirmités, je n'hésite pas néanmoins à recourir au suicide pour me libérer du cabanon.

Je meurs en regrettant la vie, mais sans redouter la mort. Je meurs avec la conscience d'avoir fait très peu de mal à mes semblables. Je me suis toujours efforcé d'être bon et juste envers les autres, maîtrisant autant qu'il m'était possible les jalousies, les antipathies, les appétits de haine, tous ces instincts de l'homme primitif que nos ancêtres nous ont transmis.

Certes, j'ignore l'inconnu vers lequel je vais. Peut-être est-ce tout simplement l'anéantissement final, la cessation absolue de la vie, l'éparpillement de la matière, la disparition définitive du moi. En ce cas, nulle souffrance à craindre, nulle joie à espérer. Ce retour au néant ne m'effraie point. Poussière mêlée aux poussières des générations mortes, je serais ainsi

quelques atomes du fertile terreau sur lequel germeront les nourrissantes moissons de l'avenir.

Peut-être aussi la mort est-elle un réveil, une délivrance? Ainsi que le sang court sous notre chair, il se peut qu'un fluide invisible nous enveloppe de toute part, formant sous notre peau, une peau immatérielle, dessinant en un mot une silhouette fluidique analogue de forme, de mouvement, de ressemblance à notre corps. Cet être intangible ne serait autre que notre âme, c'est-à-dire la pensée que nous portons en nous, la pensée qui, au moyen de quelque mystérieux déclanchement, met nos muscles en jeu, la pensée qui allume en nos yeux une flamme tour à tour brillante ou agonisante, la pensée qui nous a permis d'inventer les Arts et les Sciences pour combattre l'ennui, la pensée qui nous suggère l'amour avec toutes ses joies, ses voluptés, ses délires, la pensée enfin Créatrice initiale, Source de vie.

La Mort serait alors la grande libératrice venant délivrer notre *moi* de la gaine charnelle qui l'emprisonne. Quand l'acte est consommé, quand les liens sont rompus, l'âme retrouve sa liberté; étant impondérable, elle doit avoir le don de vitesse, par conséquent la possibilité de franchir en des fragments de seconde d'incommensurables espaces.

Et vraiment cela doit être délicieux de planer dans l'infini, de voyager de globe en globe, de n'être plus qu'une forme vivante traversant, au gré du vouloir, les immensités célestes.

Cette vision m'attire; je veux savoir l'au-delà du tombeau. Encore cinq minutes; je vais sommer la Mort de venir.....

Adieu, ô Monde; je quitte la vie avec sérénité.

Orphée et Eurydice⁽¹⁾

... Il ne suffit pas à l'Initié de vivre pour que sa victoire soit éternelle ; il lui est nécessaire encore de mourir. Orphée avait transformé la Grèce sauvage et trop aventureuse, il avait fait descendre en son âme Dionysos lui-même, le Dieu de la Beauté et de l'Amour. En revanche le cœur de Dionysos, le soleil mystique, d'où il était venu, lui le poète, le rappelait dans sa patrie de flamme. Il considéra son œuvre entier, le trouva bon puisqu'il avait remis en harmonie les deux éléments religieux et sociaux dissociés, le culte lunaire et le culte solaire, le principe mâle et le principe féminin. S'il avait continué à placer Zeus, le feu céleste, dans son palais de firmament, il avait accordé aux épouses et aux vierges grecques soli-

1. Extrait du cours d'occultisme fait à la salle des Capucines par M. Jules Bois.

taires et abandonnées ce touchant, ce miséricordieux Bacchus dont la passion, plus douloreuse que celles des autres messies, préoccupait les femmes jusqu'à l'exaltation. Arrachant aux Bacchantes leurs sacrifices sanglants et leurs rites orgiaques, il laissa aux épouses la douceur de pleurer. Les femmes hellènes perdirent leur cruauté dans les larmes; au lieu de songer aux voluptés maudites comme les prêtesses de Phrygie, au lieu de convoiter une domination impitoyable comme les druidesses, elles ne se préoccupèrent que de ce petit enfant que dévorerent les Titans (1), et, autour de ses formes alanguies, elles s'agenouillaient, sanglotantes, chaque fois que l'hiver annonçait par la vigne desséchée la mort du Dieu.

Orphée devait donc mourir, lui aussi, afin d'être inoubliable dans le cœur des femmes. D'ailleurs elles restaient redoutables malgré leur défaite, les prêtresses de la triple Hécate, les Bacchantes lascives et fauves, dont les bras s'enroulaient de serpents, dont les cheveux s'imprégnaienr de plantes empoisonnées et qui traînaient derrière elles des hordes de lions et de panthères. Leur reine Aglaonice dont Orphée avait méprisé le pervers attrait, résolut de perdre le prophète; elle réunit les derniers révoltés thraces, se mit à leur tête et, avec son cortège de guerrières elle s'élança vers le mont Kaoukaou, résolue à frapper jusque dans le temple de Zeus l'Initié victorieux.

Les oiseaux sacrés du temple, avertis par leur instinct divinisateur, poussèrent de mornes cris; toutes les voyantes se réveillèrent les yeux pleins de larmes .. en songe elles avaient vu la mort d'Orphée. Le prêtres s'effarèrent, il convoquèrent le poète devant

1. La Mort de Zagreus-Bacchus est un rite orphique.

leur tribunal et lui demandèrent pourquoi lui qui avait vaincu les Bacchantes par la seule force de ses charmes, il ne voulait pas, il ne pouvait pas cette fois les repousser.

Orphée sourit avec une mélancolie sereine :

« Ce n'est pas pour moi que vous craignez, mais pour vos propres existences, répondit-il. Eh bien ! elles seront sauvegardées par ma volonté invincible et pure. Toi, vieillard que j'ai trouvé ici lorsque j'arrivai d'Egypte, je te confie de nouveau le pouvoir suprême que tu m'avais délégué. La Grèce n'a plus besoin de moi, le temple de Zeus est indestructible ; quant à ma loi, malgré le mépris des philosophes futurs, malgré la haine des savants qui viendront, elle triomphera grâce à ce goût de l'harmonie infusé par moi dans ce peuple et par lui dans toute l'Europe. Adieu, je vais rejoindre les Dieux. »

* * *

Orphée sortit du temple. Guidé par son intuition divine, il alla, malgré la nuit, jusqu'au camp des Thraces, avec, comme seules armes, la lyre à sept cordes et la douceur de ses yeux. Les sentinelles s'effrayèrent de ce haut fantôme blanc qui ne répondait pas à leurs cris d'alarme et marchait vers elles sans peur. Le camp entier se réveilla. Orphée demanda les chefs afin de leur parler. Ils vinrent. C'étaient de grands barbares avec des yeux innocents et clairs, enthousiastes des mystères mais faibles devant les voluptés. Parmi eux se glissaient les principales Bacchantes et tous étaient surpris d'entendre ce fantôme surhumain raconter d'une voix grave, pénétrante, la gloire de Zeus, la puissance de Phœbus-Apollon et la destinée rédemptrice du petit Zagreus et du grand Dio-

nysos. Les Thraces s'écrièrent : « Un Dieu seul peut parler ainsi des Dieux. Qui voulrait toucher ici à Orphée ? » — « Moi ! » cria Aglaonice ; elle se rúa, le poignard levé. Orphée tomba : « Je meurs, dit-il, mais les dieux sont vivants (1). » Un grand trouble se répandit dans le camp des Thraces. Aglaonice en furie se penchait sur le visage de sa victime, cherchant à en tirer l'oracle favorable à son triomphe ; mais le visage du mort se ranima, ses yeux se rouvrirent, un regard terrible se fixa sur elle et les lèvres du plus grand des poètes prononcèrent ce seul mot qui était la suprême condamnation :

« Eurydice ! Eurydice ! »

Le nom de la pure amante du poète suffit pour flageller de remords la courtisane criminelle ; elle s'enfuit, fouettée par une éternelle rage. Les Thraces reconurent la souveraineté de Zeus et ils allèrent se mêler, vers le soir, aux groupes des mystes, se rendant au temple de Dionysos pour apprendre la doctrine d'Orphée immortel.

* * *

Eurydice ! ce nom mystérieux a traversé la légende et j'ai quelque scrupule à vouloir ici disséquer ce symbole peut-être, cette femme, — qui sait ?

Si j'en crois l'étymologie, Eurydice c'est littéralement : « L'enseignement par la vision. » C'est donc la compagne inséparable du poète, la muse dans le sens complet de ce mot ; j'irai plus loin, je dirai que c'est l'âme du poète, car le poète n'enseigne que ce qu'il a vu par les yeux de l'imagination et de l'esprit. C'est Eurydice qui dicte à Orphée. La muse, en réalité, n'est

1. J'emprunte aux *Grands Initiés* de M. Elouard Schuré certains traits de la mort d'Orphée.

pas en dehors du poète, elle est en lui, elle est son double lumineux, elle est la profondeur occulte de son âme...

Eurydice, ont dit encore les commentateurs ésotériques, Eurydice c'est la Science Divine elle-même. Chacun sait la légende d'Eurydice : la bien aimée pour le bien-aimé perdue, parce que le sépulcre l'a prise pour lui, parce que le serpent ou quelque autre ennemi du poète a mordu cette maîtresse ingénue. Orphée descend au royaume des ombres pour la retrouver et la reprendre; les princes de ces lieux d'exil sont charmés par la lyre du poète et ne lui refusent point d'emporter sa suave proie ; mais la foi d'Orphée n'est pas absolue, son amour le trouble, il se retourne, il veut se rendre compte, savoir si Eurydice le suit bien et il en est puni par la fuite d'Eurydice, qui retombe dans l'abîme de la mort, et cette fois à jamais.

* * *

Je le répète : pour les commentateurs ésotériques, Eurydice c'est la Science Divine elle-même. On ne l'arrache jamais de l'ombre complètement; il faut être mort soi-même pour posséder la doctrine qui nécessite la libération hors des liens de la chair. Si l'initié veut contempler dans les ténèbres de sa raison la vérité intuitive, cette vérité lui échappe, elle s'évanouit comme Eurydice, car Dieu ne se révèle qu'à la simplicité et à la foi.

Pour ma part j'ai conçu plus humainement Eurydice, je l'ai conçue comme cette jeune et frêle amante que nous avons tous connue dans notre petite patrie. Je conçois Eurydice, la chaste Eurydice, sans le moindre savoir, sans la plus rudimentaire science, mais douée des révélations incomparables de son cœur.

En Égypte, dans les temples austères où le Sphinx ordonnait le silence, et où Isis Uranie protégeait l'obéissance studieuse, nous avons vu le jeune Orphée rêvant solitaire d'Eurydice, de la paysanne, sincère et ignorante, de son pays. Peut-être ne travailla-t-il que pour elle, afin de lui apporter un front couronné d'étoiles et la splendeur d'être un homme délivré. Que fit Eurydice au retour d'Orphée? Elle se sentit toute honteuse de voir si docte, si subtil, si inspiré, le frère rustique avec qui elle jouait à l'ombre du temple d'Apollon. Son cœur lui dit : « Mon enfant, cet homme n'est pas pour toi, tu serais une voleuse, si tu l'arrachais au mystère à qui il appartient; il faut le laisser au monde et te sacrifier toi-même, son âme est trop grande pour que tes lèvres la boivent d'un seul trait. » Et elle partit, elle ne voulut pas de ce génie, de cette divinité prête à s'immoler devant ses terrestres genoux, elle partit sans rien dire, car elle savait, la petite Eurydice, que le seul langage de l'amante qui ne veut pas absorber le prophète c'est de partir! car, je vous le demande, quel est celui de nous, serait-il prédestiné à gouverner le monde qui, s'il rencontrait la femme selon son suprême désir, n'abandonnerait pas tout pour vivre auprès d'elle, dans une cabane solitaire, avec, comme unique ciel, les prunelles de ses yeux?...

Eurydice part, mais elle revient... elle revient parce que l'homme est égoïste, l'homme qui croit toujours que si la femme l'abandonne, c'est qu'elle ne l'aime pas. — Elle revint, elle dit à Orphée sa destinée, elle lui marqua la place sublime qu'il devait occuper parmi les héros. Elle revint, mais elle repartit. La force de l'amour est plus puissante que la force de la mort, mais elle ne prévaut pas sur la volonté des providences, Eurydice repartit afin que son

esprit ne quittât jamais son poète, afin qu'il se souvînt aux heures les plus désolées, que quelque chose de pur, quelque chose d'inoubliable, quelque chose d'éternel était à ses côtés et souvent combattait pour lui, aplaniissait les obstacles insurmontables, mystérieusement renversait le danger devant ses pas.

* * *

Cependant, je dois à Eurydice, un hommage plus élevé. Je ne l'ai faite qu'une femme, mais Eurydice, nous l'avons affirmé plus haut, c'est la Muse, c'est l'Invisible même. Aux moments d'inspiration supraterrestre, quand nous écrivons sans savoir comment, poussés par un élan qui ne vient pas de ce misérable moi, c'est Eurydice qui se penche vers nous; nous sentons son souffle inspirateur, nous traduisons la voix infaillible. Mais si nous nous retournons, comme Orphée, si nous cherchons à saisir de nos bras d'homme l'Ange qui nous suggère et qui nous parle, cet Ange disparaît aussitôt, la Muse s'évanouit, il ne reste devant cette table, sous cette lampe, qu'un peu de papier et une plume défaillante; celui qui se retourne n'est plus un Dieu en délire, c'est un pauvre homme, — un triste et solitaire pauvre homme.

* * *

Je le répète encore, nos temps attendent un Orphée; et ils attendent un Orphée, sans le voir se lever encore, parce qu'il n'est plus d'Eurydice.

L'Europe ressemble à la Grèce préhistorique: toutes les idées fermentent en elle, tous les efforts se précipitent, tous les dieux, même les plus infâmes, renaisSENT; mais aucune synthèse, pas d'unité, rien de so-

lide, rien de fervent, rien de dévoué. Eh bien ! évoquons Eurydice, agenouillons-nous devant le Mystère où elle rentre, devant la Nature d'où elle est sortie. Le Mystère et la Nature, si nous les prions avec courage, ne se tairont pas, ils ouvriront leurs portes de silence. Alors nous verrons la Vierge blanche en jaillir et, dans les poètes somnolents et distraits, l'Orphée intérieur s'éveillera à la réapparition de la chaste, de la naïve, de l'ignorante, de la divine Eurydice.

JULES BOIS.

Chœur Antique

A Bernard Lazare,

*Allégro.
Simplement.*

VOIX DES JEUNES FILLES

Puissant chasseur devant le ciel,
Lorsqu'il eût contemplé l'univers
Nemrod but au flot des mers...

VOIX DES JEUNES HOMMES

Epouvanté de sa colère
Et repoussant le souffle de sa face,
L'univers convulsait ses mains vers le soleil,
Géant blessé qu'un long serpent enlace...

VOIX DES JEUNES FILLES

Nemrod a bu le flot des mers
Alors, le Léviathan s'est enfui,
Et l'onde est devenue amère !

LE RHAPSODE

Plus lent.

Cependant, il est las, celui qui vint des profondeurs,
Et cependant sa chevelure est blanche :
Son œil luit, sombre comme le buis,
Ses bras pendent comme des branches
Au vent d'automne entré hier dans son cœur...

VOIX DES JEUNES HOMMES

N'est-il pas aux dernières plages
Lui qui traversa la terre
Dans le fracas des orages,
Dans le vent de sa colère ?

Plus rien n'est devant lui à cette heure dernière !

LE RHAPSODE

Plus rien que le désert qui va jusqu'au néant !

VOIX DES JEUNES FILLES

Puissant chasseur devant le ciel
Il erre, au bord des mers,
En gestes triomphants.

VOIX DES JEUNES HOMMES

Songe-t-il à quitter la terre flagellée
Et, par l'enfantement d'un tel héros, blessée?...

LE RHAPSODE

Il songe au Passé de désastres
Qu'il doit revivre encor sept fois sur d'autres astres ...

VOIX DES JEUNES FILLES

Puissant chasseur devant le ciel,
Il s'éloigne du bord des mers
Ecumantes aux traînées de robe de la terre ;
Vers les monts neigeux comme sa tête séculaire
Il monte, grand chasseur devant le ciel.

LE RHAPSODE

Et là-haut, emporté par les raffales,
Il tournoiera jusqu'à la Vie future
Tel un vol de chevelure,
Et c'est dans l'Infini que rouleront ses râles !

VOIX DES JEUNES FILLES

Il monte ! il monte vers les cimes
Des montagnes ultimes,
Au milieu des déserts qui vont jusqu'au néant...

VOIX DES JEUNES HOMMES

Voici qu'il a jeté sur les plaines fumantes
Un regard de sa face puissante...
Or, là bas ! c'est la Terre encor ! la Terre renaissante !
C'est la Plaine inconnue et somptueuse
Que n'a pas ravagé le pas de ses géants. !

VOIX DES JEUNES FILLES

Au delà des déserts impollus
C'est la Terre merveilleuse !
C'est le Monde qui recommence !

LE RHAPSODE

Nemrod a vu (plus loin que le néant !)
Dans l'or glorieux, le Sphynx renaissant :
— Alors, d'une voix aux échos inconnus
 De colère et de souffrance :
« O mes fils ! glaives de ma violence !
O mes femmes, poussières de mes genoux !
Et mes hordes accourues au chant de mes tonnerres !
 Bras des forêts ! sang des pierres !
 Levez-vous ! »

VOIX DES JEUNES FILLES

Puissant chasseur devant le ciel,
Il a crié, des hauteurs de l'abîme...

LE RHAPSODE

Il dit : « Devant vous le Voici, encor ! encor !
 Le voici, l'esprit des Vieux Ages,
 Le rouge Sphynx pulvérisé sous nos coups !
Il apparaît encor dans les gloires et l'or
 Accroupis sur ses genoux,
Ainsi que las d'avoir fui nos carnages ! »

VOIX DES JEUNES HOMMES

En troupeaux torrentiels
Ses hordes se précipitèrent
Vers l'écho de ses tonnerres.

LE RHAPSODE

Il dit : « C'est moi, debout devant l'abîme !
C'est moi Nemrod ! grand chasseur devant le ciel,
Qui veux vous voir, du haut des cîmes,
Rués encore vers les plages immenses
En troupeaux torrentiels !
Levez-vous ! C'est ma voix clamante dans les cîmes !
Bras des forêts ! Sang des pierres !
Levez-vous !... »

TOUS

Et ses fils, glaives de sa violence ;
Et ses femmes, poussière de ses genoux ;
Et ses hordes, s'en furent au chant de ses tonnerres !

PAUL MARIUS-ANDRÉ.

(Extrait des *Fresques Symphoniques*)

LA SOCIÉTÉ MOURANTE

et l'Anarchie

Que la société actuelle soit mal organisée, que la souffrance y domine, et que la justice y soit peu observée, il faut être membre de la Société des Économistes ou de l'Académie des Sciences morales et politiques pour le nier. Mais beaucoup d'hommes, de bonne volonté d'ailleurs, et dont pourtant l'esprit timide ne va qu'à s'apitoyer sur les souffrances et les injustices qui les entourent, répètent : « Où est le remède à ce mal ? Il n'est pas d'intelligence humaine qui soit capable de deviner, et nous devons, humblement, nous résigner à souffrir, » — et surtout à voir souffrir, pourraient-ils ajouter.

Or, voici que Jean Grave vient de publier un livre vigoureux, plein de faits, pensé logiquement et généreusement écrit et qui pourra enseigner à ces hommes,

à ces conservateurs par résignation, où est le remède aux maux qu'ils voient souffrir. Ce livre s'intitule *la Société mourante et l'Anarchie.*

* * *

Dans la première partie de ce beau livre, Jean Grave démontre qu'une organisation sociale fondée, comme celle d'aujourd'hui, sur la propriété individuelle soumet la masse des hommes à quelques privilégiés, qui exploitent sans eux-mêmes rien produire. De là, pour le plus grand nombre des individualités, une impossibilité de se développer librement : celui qui ne possède pas doit, de celui qui possède, solliciter les moyens de vivre ; l'un est à l'entièr merci de l'autre ; et, sans scrupule, le capitaliste opprime le travailleur, et lui interdit toute liberté, toute jouissance, tout repos. Victorieusement, Grave attaque les sophismes de l'économie politique, — cette prétendue science qu'inventa la bourgeoisie dominatrice pour justifier, par des apparences de raisons, ses priviléges, — et il établit qu'aujourd'hui l'on n'enseigne à l'homme qu'à se défier de ses pareils, qu'à lutter contre eux par la force et par la ruse. Il faut donc hautement agir contre la propriété, et contre l'autorité, qui ne tend qu'à la maintenir ; il faut qu'entre les hommes naîsse la sympathie, il faut qu'ils se sentent solidaires les uns des autres, et aux néfastes principes de propriété et d'autorité substituer le communisme et l'anarchie, grâce à qui les individus pourront vivre librement, et librement se développer.

Puis, successivement, Grave étudie les institutions fondamentales de la société actuelle, et que beaucoup croient indispensables à la vie humaine. Il montre qu'elles ne sont que des moyens d'opprimer les faibles,

et que d'ailleurs si la bourgeoisie, dans son hypocrisie, veille à ce que les travailleurs en pratiquent la stricte observance, elle n'en garde, pour soi, que ce qui ne lui impose aucune gêne. Il dépeint les ingénieux procédés qu'ont trouvés les *classes dirigeantes* pour abrutir le *vulgaire*; et il y a des pages excellentes, pleines de verve et de puissance, où l'on voit combien grotesques — et tristes — sont les *bienfaits* du patriottisme et de la civilisation colonisatrice.

* * *

Après avoir vigoureusement critiqué la société actuelle, Jean Grave s'attache à réfuter les objections que certains esprits timorés font à l'idée de la révolution sociale. Il montre que la révolution est fatale et nécessaire, et que par la seule évolution un état social ne peut pas se substituer à un autre. « Les idées se modifient, dit-il, les mœurs se transforment, sapant peu à peu le respect des institutions anciennes qui se maintiennent et veulent continuer à diriger la société et les individus .. Mais si les mœurs ont changé, les institutions, l'organisation sociale sont restées les mêmes; elles continuent à opposer leurs digues aux flots qui les attaquent et viennent, impuissants, se briser à leurs pieds... La lutte peut durer des milliers d'années; la falaise ne semble pas diminuée, jusqu'au jour où, minée par sa base, elle s'effondre sous un nouvel assaut, livrant passage aux flots triomphants (1). » Et, quelques lignes plus loin : « Les bourgeois seuls sont intéressés à ce que la transformation se fasse sans secousse... Ils ne veulent rien céder de leurs priviléges... Que leur importent les

1. Pages 203 et 204.

quelques concessions qu'on leur a arrachées en un siècle ? Leurs prérogatives sont tellement immenses que le vide ne se fait pas trop sentir... Nous avons contribué à l'évolution ; qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes et à leur résistance insensée si elle se transforme en révolution (1). »

D'ailleurs, que vaudraient les réformes efficaces par les non-révolutionnaires ? Elles seraient bien illusoires. Et Grave étudie celles qui, d'abord, peuvent séduire, et semblent douées de quelque efficacité : l'impôt sur le revenu ; la réduction des heures de travail et la fixation d'un salaire minimum ; l'élévation des impôts sur les héritages en ligne directe et l'abolition des héritages en ligne collatérale ; et il démontre combien vaines elles seraient ; tout au plus changeraient-elles les privilégiés : elles ne détruirraient pas le principe du privilège ; et ce qu'il faut, c'est « détruire le système d'exploitation et non l'améliorer (2). »

Ainsi la révolution paraît inévitable : et les anarchistes ne doivent pas être arrêtés par cette objection que peut-être, la révolution accomplie, leurs idées ne triompheraient pas ; ces idées, ils doivent les répandre par une propagande constante ; et, s'ils ne l'emportent pas, ils recommenceront la lutte contre le nouvel état de choses, toujours. Et le livre se termine par ces paroles d'espoir : « Répandons nos idées, expliquons-les, élucidons-les, ressassons-les au besoin, ne craignons pas de regarder la vérité en face. Et cette propagande, loin d'éloigner des adhérents à notre cause, ne peut que contribuer à lui amener tous ceux qui ont soif de Justice et de Liberté ! »

1. Pages 204 et 205.

2. Page 254.

* * *

Tel est, brièvement analysé, ce livre qu'ont inspiré les plus nobles sentiments; nous espérons qu'il sera lu par beaucoup et qu'il contribuera puissamment à propager encore la sympathie que déjà de nombreux esprits éprouvent pour l'anarchie. Ce sont de pareils livres que devrait méditer cette « *Jeunesse* » que tant de mesquins ambitieux aspirent à diriger; peut-être y apprendrait-elle à penser librement; et elle laisserait discuter entre eux les orateurs qui lui prêchent l'adoration de la République opportuniste et du positivisme officiel, et les falots écrivains qui veulent la soumettre aux rigueurs surannées de la hiérarchie romaine.

A.-FERDINAND HEROLD.

SOIR DE RETOUR

IMPRESSIONS

Dans un fracas de ferrailles, sous l'éblouissement des lampes électriques, parmi les halètements de la vapeur et les cris aigus des sifflets, le train s'ébranle lentement, comme à regret. Nous regagnons le régiment, après quatre jours de permission ; et, malgré la gaieté des premiers instants, et le récit des aventures de chacun, la conversation tombe bientôt. Un à un, mes camarades s'endorment ; je les vois osciller à chaque cahot, tandis que la lumière qui tombe de la lampe leur met des trous sombres en place des yeux, et en fait comme des têtes de mort grimaçantes et camardes dont le menton, noyé d'ombre, se perdrait dans une fraise noire.

Je regarde au dehors : c'est une nuit splendide de septembre. Le ciel semble une immense voûte aux teintes multiples qui vont en se dégradant des bords

extrêmes de l'horizon jusqu'au sommet arrondi sur ma tête. Tout là-bas, il est presque noir, ce ciel ; plus près, d'un bleu sombre et pourtant transparent, le bleu d'une Méditerranée idéale ; plus près encore, il semble une étoffe de soie gris-argenté, puis le blanc laiteux d'un tapis de perles. Enfin, dans un nimbe étrange de petits nuages tout bossués qui la font paraître plus loin de nous encore, la lune est là ; et, dans toutes les teintes de ce ciel d'un charme si puissant, on sent, je dirais presque l'âme de la lune, sa clarté qui emplit tout l'espace sans qu'on puisse dire où elle se pose et où elle n'est pas, — si différente de la lumière brutale du soleil, qui met des heurts et des cassures sur les plus douces choses et semble tout aspirer dans un baiser qui dessèche et qui tue. Dans la campagne, les bas fonds sont noyés de brume ; et tout cela nage dans une clarté si irréelle qu'il me semble parfois voir s'élever du brouillard, comme si elle se dressait des plis d'un peignoir blanc, une ombre incertaine, si peu femme qu'elle est bien faite pour cette soirée presque magique, et assez pourtant pour garder à mes yeux l'attrait troublant du sexe.

Mais, peu à peu, ces visions s'effacent devant d'autres ; et je revois, mais cette fois en spectateur indifférent et comme si je n'y avais pas été mêlé, ces quelques jours si rapidement enfuis...

* * *

Et d'abord, mon arrivée : il fait nuit noire, et déjà depuis longtemps en wagon, j'ai grande envie de dormir. Enfin le train s'arrête ; le quai désert est seulement éclairé par un quinquet à demi éteint ; l'employé qui reçoit mon billet somnole presque debout ; et, dans la petite rue que je descends en hâte, mon

pas résonne avec un bruit qui semble formidable au milieu du silence qui berce le village. Puis voilà notre grille ; je fais grincer sous mes pieds le sable de l'allée, et j'aperçois la maison, blanche au milieu des grands arbres. Alors, je sens sourdre en moi cette angoisse irraisonnée, qui me saisit toujours au retour d'une absence, et qui m'étreint si péniblement que je m'arrête, hésitant, préférant les tourments de l'incertitude à la réalité, en proie à cette horreur mystérieuse qui, voltigeant dans les ténèbres, nous frôle de ses ailes et glace notre cœur d'épouvante. Mais, sans doute, on ne dort qu'à demi, dans l'attente de mon arrivée ; car bientôt des fenêtres s'éclairent, la porte s'ouvre, et j'oublie mes fatigues et ma crainte chimérique dans la douceur de l'accueil et des baisers maternels.

* * *

Chez Elle : des bibelots partout. Sur le piano, la photographie d'une amie, prix de beauté de Spa, dont elle est très fière. Un grand lit large et bas qui disparaît presque sous les guipures ; il attire : on ne se met pas au lit, ici, on y tombe... Qu'importent la caserne et les deux mois qui restent à faire ? Qu'importent l'exercice, et les factions si longues, les tracasseries, les punitions ? c'est si loin, maintenant, que j'ignore si ce n'est pas un rêve. Nous ne disons rien et pourtant je m'enivre d'un poème, le plus beau de tous, le moins périssable, que la jeunesse et l'amour chantent aux oreilles de l'humanité depuis sa naissance. Sans doute, ces bras qui me serrent, elle les tend à d'autres, et sa bouche trouve des baisers pour d'autres que pour moi ; mais est-ce que je songe à Elle ? C'est la femme que je possède, la grâce, la forme rêvée que chacun de nous porte en lui, tourmenté par

le rêve de l'impérissable beauté qui nous suspend aux lèvres des moindres femmes, pâles incarnations de Vénus l'antique déesse qui vêt ses prêtresses d'un pan de sa robe divine, — elle, toujours jeune, toujours belle, toujours vivante, et à qui Sully-Prud'homme a si bien dit :

Et la virginité de tous les jeunes hommes,
C'est toi qui dans tes bras la remportes au ciel.

* * *

Pendant que je rêve, le train marche, la locomotive ronfle, les arbres fuient devant mes yeux comme des fantômes échevelés. Bientôt, je vais retrouver la chambrée, si différente de cette chambre parfumée où je me crois encore; et demain il me faudra reprendre le collier de misère. Mais je n'y songe guère, n'ai-je pas des rêves plein la tête pour bercer mes ennuis, et du bonheur plein le cœur pour réchauffer mon isolement?

RENÉ BOUDARD.

Politique Extérieure

Les républicains espagnols et portugais ont tenu un congrès à Berndajoz. Ils y ont mis à l'ordre du jour la fameuse question du panibérisme. Ce n'est pas la première fois que l'on propose de réunir les deux pays : mais ce qu'il y a d'intéressant pour nous à considérer, c'est que les Portugais sont aujourd'hui les auteurs de la proposition.

Cela paraît bizarre au premier abord : jusqu'ici, les Espagnols avaient toujours tenté de s'emparer du Portugal; ce dernier s'était défendu de son mieux pour sauvegarder son indépendance. Et voilà que des Portugais demandent à être réunis à l'Espagne!

Que veulent-ils donc ? Est-ce l'asservissement de leur pays ? Est-ce qu'ils ont l'espoir de faire triompher leurs principes plus rapidement ?

Non. Les républicains portugais se sont dit qu'il y aurait intérêt pour leurs compatriotes à ce que leur

pays formât politiquement un seul tout avec l'Espagne comme il forme géographiquement avec elle un tout compact. La frontière hispano-portugaise est-elle autre chose qu'une douane intérieure? Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour se convaincre que non.

On a objecté que les deux peuples n'avaient pas la même langue, n'étaient pas de même race, et qu'ils affectaient de se traiter de haut l'un l'autre. Cela ne vous rappelle-t-il pas les querelles qui divisent l'infanterie et la cavalerie dans une garnison de trois mille habitants? Un Parisien et un Breton, ou un habitant de Dunkerque et un habitant de Perpignan, ne sont pas non plus de la même race et ne parlent certes pas la même langue : cela les empêche-t-il de faire partie de ce tout, la France ?

J'irai même plus loin : leurs intérêts ne sont pas les mêmes dans bien des cas, par ce seul fait que dans le Nord on cultive les céréales et la betterave, et dans le Midi la vigne, ce qui crée de grandes difficultés au point de vue économique, et soulève de lourds conflits lorsqu'il faut établir des droits de douane ou passer des traités de commerce avec l'étranger. Malgré cette divergence d'intérêts, on aboutit chaque fois à un résultat fait de concessions réciproques dans l'intérêt général. Tout le monde y gagne.

Eh bien ! cette divergence d'intérêts, n'est que factice, et, en réalité, n'existe pas, entre l'Espagne et le Portugal. L'Espagne actuelle n'est que l'agrégat de provinces, l'Andalousie, les Castilles, l'Aragon, etc, qui furent des royaumes comme le Portugal. Y aurait-il asservissement pour ce dernier à se réunir aussi à l'Espagne pour former une République Ibérique ? On a parlé des mauvais jours de la domination de

Phillippe II ; mais nous ne sommes plus à cette époque là. Et je ne vois guère, en ce moment, la grande indépendance du Portugal.

Je vois au contraire sa barque suivre le sillage d'un navire autrement puissant, autrement dangereux pour lui que l'Espagne. Depuis le XVIII^e siècle, la main de fer des Anglais pèse sur ce petit peuple, comme elle pèse sur tout ce qui est faible, lorsqu'elle sait pouvoir le faire sans danger.

Les républicains portugais songent à s'affranchir de ce joug odieux ; on se rappelle, car ce temps n'est pas bien éloigné, l'humble posture du gouvernement portugais devant l'Angleterre, qui lui volait des territoires en Afrique, et à qui il se voyait contraint de dire merci, crainte des boulets anglais. Car on sait avec quelle facilité ces boulets sont tirés lorsque le but est Copenhague ou Alexandrie : rien n'est amusant comme d'assister sans danger à un bombardement de ce genre, en buvant force whisky après un bon déjeuner.

On se rappelle l'explosion d'indignation qui parcourut le Portugal, lorsqu'on vit l'aplatissement du gouvernement. Il fallut comprimer violemment ces élans, car la vieille Albion montrait les dents, ces dents si longues, ces dents qui s'allongent d'autant plus qu'elles dévorent davantage.

Le Portugal a-t-il au moins un bénéfice à n'être qu'une province anglaise ? sa situation économique est-elle brillante ?

Il n'y a pas grand effort à faire pour voir qu'elle est plus précaire encore que celle de l'Espagne.

Voilà à quoi il en est après deux cents ans de servage ; voilà à quoi cela lui a servi d'être un camp anglais au commencement de ce siècle.

Il existe des cœurs généreux qu'un pareil état de

choses fait bondir, qui ont cherché, qui ont trouvé un remède à ce mal : on les accuse de vouloir la perte de leur pays et son asservissement alors qu'ils veulent le tirer des griffes du lion anglais qui s'est fait chez eux la meilleure part.

A ceux-là nous souhaitons bon courage. Nous sommes assurés de leur réussite finale, quelles que soient les difficultés, les impossibilités du moment présent, car la loi sociale, qui veut l'émancipation des peuples, est aussi inéluctable qu'une loi physique.

HENRI MALO.

Critique des Mœurs

Donc, ces études solennelles, ces articles fortement documentés, ces feuilletons pleins d'un sentimentalisme d'abat-jour, publiés en la *Revue des Deux-Mondes* sous la direction C. Buloz, furent de simples prétextes pour payer des gants à certains entremetteurs et aux dames amies des jeux de canapé. Il est extrêmement gai de l'apprendre.

Ce devient plus joyeux encore si l'on songe que, dans ce salon, où se complotaient les élections académiques, les invités (membres de l'Institut, littérateurs austères, chevaliers de la Légion d'honneur) attiraient, pendant les raouts, l'amphitryon vers les coins, afin de lui soustraire des sommes sous la menace d'apprendre au monde les abominations de sa débauche. Que les titulaires des quarante fauteuils aient vécu de chantage pendant leurs candidatures, ni plus ni moins que les souteneurs de la Maub, voilà du délicat, du précis.

Bismarck ou Crispi s'en doutaient-ils en lisant le Magazine dont l'avis passe, sur la terre étrangère, pour exprimer le sentiment même de notre belle France, la France sérieuse, celle des *Débats* et du *Temps*, celle qui croit à l'Honneur, à la Famille, à la Patrie, aux Mœurs.

Une dame m'écrivit un jour son indignation de me voir douter habituellement de la vertu. « En quel monde vivez-vous? » concluait-elle. J'eusse dû lui répondre : « Dans les Deux. »

Ainsi l'argent escroqué que MM. de Lesseps versèrent à cette Revue, pour soutenir le Panama, entretint les hellénistes sans chaire, les statisticiens dépourvus d'emploi, les nobles expulsés des conseils d'administration, les ambassadeurs hors des résidences officielles, la gloire de la France, quoi!...

Evidemment si le cas était spécial, si le salon Buloz ne reflétait pas avec exactitude l'état de vertu propre à notre bourgeoisie, il adviendrait que le prochain numéro de cet opuscule ne trouverait pas un acheteur. Les abonnés innombrables enverraient de petits télégrammes désagréables pour le caissier, et le volume couleur saumon cesserait de garnir, avec son brochage intact, les guéridons des châteaux.

Il n'en sera rien. La mésaventure de M. C. Buloz contristera beaucoup la province. Les fauteurs du scandale encourront le blâme de notre sublime bourgeoisie et de la noblesse intelligente. On jugera la chose maladroite propre à exciter les mauvaises passions de la tourbe révolutionnaire.

Voilà des aventures qui, malgré notre scepticisme usuel, chagrinent cependant le désir d'indulgence; et la question se pose de savoir si les événements républicains qui se succédèrent entre l'épopée Wilson et la honte panamique n'influencèrent pas les esprits nouveaux dans le sens de la mélancolie.

L'odieux, en effet, n'est pas de constater les faiblesses de certains. Mais voir le peuple entier soutenir fermement, élection par élection, cette bourgeoisie lamentable, cela décourage sans doute les âmes jeunes de chanter, comme jadis, le luxe du grenier, les ivresses de l'amour, et les splendeurs du vin.

Qui contestera sérieusement les désastreux effets des misères gouvernementales sur des cerveaux rares comme ceux de MM. Gide et Wyzewa? Celui-ci compte quelque trente ans, et celui-là quelque vingt. Les deux extrêmes de la génération présente viennent de s'unir par leurs voix pour juger la sensation que leur offre l'aspect du monde.

A lire leurs volumes, le *Voyage d'Urien* et *Valbert ou les Récits d'un jeune homme*, on prend bien peu de réconfort. L'un et l'autre nous présentent des âmes scrupuleusement sarclées de toute foi parasite, de toute fièvre créatrice. Ils ont la cervelle behaigne et vieillotte comme le fut cette épouse d'Abraham dont l'Écriture nous entretient.

Les amours de Valbert sont des séries de ratages attristants. L'impuissance à parer la femme d'illusions viriles est notée par un esprit subtil, de ligne en ligne. Il la voit telle qu'elle se présente, en un réalisme affreux. Valbert cherche vainement de la chair autour du squelette de l'amour. Il ne veut pas s'astreindre à penser que la femme donne seulement avec son corps, son geste et sa parole, trois champignons de porte manteau où il convient de suspendre des oripeaux d'esprit un peu triomphants. Et ce pauvre Valbert passe le temps comme un homme qui achèterait des lampes

et, ne les emplissant pas d'huile, ne les allumant pas, se désolerait de l'obscurité où elles le laissent.

Ce Valbert manque véritablement d'expérience vitale. La femme a doté le mot *éclairer* d'une acception spéciale, pour bien indiquer qu'elle fournit seulement le prétexte de la lumière.

Il est fou de se plaindre qu'elle n'arrive pas toute seule à luire.

Au réel, Valbert la méprise trop pour tenter l'effort de la faire briller. Il en examine la matière seule, et puis il la rejette. Et de toutes les femmes, la seule qui le séduise c'est l'idée qu'il en a. Nos compagnes ont tué en nous le pouvoir d'amour.

L'*Urien* de M. Gide est bien ennuyeux. Il voyage à travers des pays sans couleurs. Les îles où il fait escale ne le retiennent pas, mais cela tient à l'inexpérience du batelier. La misère du décor vers où il dirige le vaisseau engage bien à n'y pas atterrir.

Ce volume donne d'ailleurs un fâcheux pastiche de la littérature qui florissait au temps de l'Empereur Napoléon.

Les mobiliers que nos tapissiers restituent actuellement, et les toilettes anachroniques des élégantes inspirèrent sans doute à M. Gide la pensée d'écrire cet opuscule larmoyant.

La stérilité de son âme navre le lecteur. Aussi le brave artiste qui dessina des motifs pour cet essai a-t-il reproduit uniquement des personnages chauves afin de montrer cette aridité du derme. C'est d'ailleurs une fâcheuse manie qu'arborent les nouveaux dessinateurs, de copier mal les imperfections des vieux bois et des antiques images. Ces effigies d'autrefois nous séduisirent par la pureté linéaire de certains contours, la perfection d'une courbe humaine, non parce que le nez des personnages était camard et les yeux en boules de loto. Celui-ci qui œuvra pour M. Gide a la sinistre habitude de placer dans les visages l'œil gauche au N.-O de la figure et le droit au S.-E.-S. C'est excessif, et d'autant moins pardonnable que deux ou trois des images où les yeux ne paraissent pas, présentent des sensations agréables.

Au vrai, le *Voyage d'Urien* eût dû être illustré par ces artistes en cheveux dont la renommée se perd. Quand ma grand'mère mourut, je ramassai au fond des tiroirs maintes boîtes plates qui, ouvertes, laissaient apercevoir, sous un verre, des tombeaux surmontées d'urnes et flanqués d'une dame en deuil pleurant dans des voiles tragiques. Ces admirables paysages généralement ombrés d'un saule étaient obtenus par un assemblage adroit des cheveux ayant appartenu au mort. Des devises enguirlandaient le motif : *Voilà tout ce qui me reste ! A bientôt !! Chère Aimée !! Laure !! etc...* Je préférerais actuellement quelques aphorismes de M. Gide, sous ces reliques de famille.

Cet excellent écrivain, avec le *Traité du Narcisse* nous avait valu de beaux espoirs. Vraiment pourquoi les ensevelir dans la triste métaphore où il s'est complu cette fois.

La femme qui paraît en ce symbolique voyage porte une ombrelle d'un écarlate trop violent. Cela signifie que des sentiments un peu en retard choquent notre mode de penser. L'ombrelle écarlate ne manque jamais aux mains des enfants dont nous meublons notre ennui.

Mais Urien, comme Valbert, demandent trop à ces péronnelles. Il ne les faut avoir près de soi que pour fermer les yeux. On les travestit alors au gré des illusions. Les dames sont des cassettes vides. Il faut mettre quelque chose dedans. MM. Urien et Valbert, semblent des gens très pauvres. Ils secouent en vain des tirelires qu'ils ne savent pas combler. Elles ne rendent forcément aucun son.

Cette piteuse littérature, aveu de stérilité formelle, dérive du dégoût où nous ont mis les résultats nuls de tant d'effort devanciers. Nos enfances s'écoulèrent parmi les souvenirs de l'Empire Second, et nous assistâmes aux colères républicaines blâmant le 2 décembre, la Ricamarie, le Mexique, et Sedan. D'arrogants orateurs nous ont donné la Semaine Sanglante, Fourmies, le Tonkin et Panama. L'inutilité de l'effort nous est apparue dans cette comparaison à laquelle assista notre vie.

Nous devonons peu à peu incapables d'agir, d'aimer, parce que nous sentons que l'amour et l'action mènent tout juste à rien. Les plus confiants tentent de se tourner vers le peuple. Mais le peuple une fois qu'on le coiffe d'un képi numéroté et qu'on le sangle dans une capote bleue, met ses bras et sa volonté au service de ceux qui le meurtrissent. Cette stupidité nous désenchanté. Le peuple comme la femme pensent trop bassement pour nous.

De fait, notre génération n'a pas réussi auprès des femmes, ni du peuple parce qu'elle n'a pas consenti à s'humilier jusque leur cœur.

Nos maîtresses nous abandonnèrent à cause qu'il nous a manqué de savoir, par instants, marcher sur les mains et faire le canotier. Nos devanciers excellèrent dans ces parades. Elles les chérissent.

Nous vîmes trop tôt dans la série des siècles. M. Dupuy et M. Sans-Leroy ne s'accordent pas avec le décor de notre esprit, ni Elle. Nous possédons des âmes simplistes, et nous ne rencontrons que le contradictoire.

Maudirons-nous jamais assez les prêtres qui nous gâtèrent la religion par leur enseignement. Le rêve de tant de nous serait l'existence dans ces abbayes cisterciennes où l'on se vouait à quel-

que science, à la recherche de belles métaphysiques. Le malheur fut que nos éducateurs religieux s'attachèrent bêtement à la lettre de la parabole au lieu de nous expliquer les sublimités du dogme dont la clef était perdue, pour eux. Ils nous parlèrent comme à des bêtes, comme à des femmes.

Et voilà qu'au lieu des moines que nous souhaitions être, nous nous trouvons des mendians en quête d'un peu d'âme et de vérité parmi les mensonges idiots du monde.

L'un de nous, excellent philosophe, Daniel Seurin, étalait récemment d'admirables hypothèses dans un livre, *Hergos*, où s'assemblent plusieurs des beautés mentales que nous chérissons. Vraiment cela est si loin des hommes, de M. Paul Janet et de M. Constans.

Le jeu de mettre ces idées dans la forme de nos belles amies, comme les joailliers les parent de boucles et d'anneaux, ne les enchantera point du tout. Pourtant ce serait notre seul vœu d'amour, pour elle et pour la foule. Le pauvre peuple préférera son alcool.

Voici que je vais, moi-même, cependant, tenter de l'avertir un peu pendant cette période électorale. Ce n'est pas que j'espère triompher de M. Strauss ou de M. Berger, organisateur d'expositions. Ces messieurs qui vont se croire obligés de faire écrire sur moi bien des injures, perdront leurs peines; je ne m'attacherai pas au désir de m'asseoir dans l'hémicycle du Palais-Bourbon.

Seulement, peut-être, si on me laisse parler, quelqu'un dans la foule se laissera-t-il convaincre du besoin de bonté. S'il le redit à sa femme, à son fils, l'idée obscure aura germé; et dans cent années, un descendant de mon auditeur se trouvera promulguer heureusement ce que j'aurai voulu dire.

Ma tâche aura été remplie. Car nous mesurons tout à notre vie courte, sans comprendre la lenteur relative des grandes évolutions.

Voici vingt-et-un mille ans que l'homme essaie de sortir de l'animalité; il n'a pu encore proscrire le meurtre de ses coutumes nécessaires.

Ne nous désolons pas, puisqu'il nous est donné de voir plus loin que la multitude, et son élite mais songeons avec un peu de gloire que nous sommes, moins que M. C. Buloz, asservis à notre sexe.

Nous tenons plus de liberté.

PAUL ADAM.

NOTES D'ART

Exposition de portraits des Ecrivains et des Journalistes du siècle, organisée par l'Association des Journalistes Parisiens, dans les galeries Georges Petit, rue de Sèze.

L'Association des Journalistes Parisiens semble avoir compris qu'une exposition de contemporains célèbres ne pouvait être ouverte qu'au moment de l'année où Paris offre le renouveau de ses attractions d'été aux visiteurs de la capitale. Ceci dénote de la sagacité, car le spectacle en question manque d'intérêt pour le Parisien qui instruit dès le jeune âge durant les promenades qu'il fait en compagnie de parents ordinairement renseignés, et dans la suite par l'étalage des marchands de journaux illustrés ou de photographies, par les salons de peinture, les relations mondaines *et cætera*, connaît les célébrités du jour comme les statues de la veille et autres licences des rues pour les trouver sur son passage, au hasard des sorties. De plus, le bon Parisien se soucie d'autant moins de revoir ses contemporains en effigie que leur exhibition coïncide avec sa lassitude des manifestations plus ou moins artistiques dont il futressassé pendant dix mois consécutifs.

On conçoit au contraire que le provincial et l'étranger plus sevrés des mêmes faveurs accomplissent le pèlerinage de la rue de Sèze, quitte à y perdre quelques-unes de leurs chères illusions. C'est ainsi que le public du vigoureux auteur de *la Fille de Roland* ne pourra qu'éprouver une amère déception en constatant que la

nature doua plutôt ce poète d'un physique de médecin des morts.

La faute en est à notre époque de réalisme outrancier. Au temps où les femmes se faisaient portraire en Diane ou en Flore, les hommes, en Apollon ou en Neptune, on pouvait laisser de soi une image flatteuse pour sa descendance. Songez à l'orgueil des petits-neveux de M. Camille Doucet, s'ils avaient l'heur de montrer à leurs contemporains l'Aïeul, en Mars dieu de la guerre et gardien du bétail, coiffé d'un casque, armé d'un glaive et d'un bouclier ! Et pareillement qui, dans les âges futurs, désapprouverait le travesti sur toile de M^{me} Judith Gautier en Pomone, de Jean Rameau en Vulcain, d'Armand Silvestre en Eole ?

Vœux superflus. On préfère de nos jours se faire représenter en robe de chambre, *at home*. Manet fut le propagateur de cette esthétique du portrait. Dans son *Emile Zola* quittant un livre d'images pour rêver prématurément aux beaux yeux de l'Académie, cette recherche de l'intimité du modèle avec le décor est évidente. Même remarque pour le délicat petit portrait représentant Stéphane Mallarmé calé sur un divan dans une pose de songerie, un cigare oublié au bout des doigts.

On remarque un certain nombre de toiles comprises dans le même sens parmi les milliers de cadres accrochés rue de Sèze, entre autres un grave *Henri de Regnier* par Jacques Blanche ; un fin *Léon Hennique* assis à une table de travail derrière laquelle une fenêtre païée de ses rideaux, tamise une lumière bleutée, par Jeanniot ; un *Fernand Vandérem* par Armand Point ; plusieurs petits portraits par Raffaëlli entre autres *Millerand* et *Albert Clémenceau* ; un *René Doumic* lisant au milieu de l'amusante po'y-chromie de livres rangés ou épars par Jean Veber, et, du même peintre, *Gustave Guiches*, *Pierre Veber*.

* * *

L'œuvre du peintre Eugène Carrière marque une évolution moderne dans l'esthétique du portrait. Cet artiste se désintéresse à ce point des variétés polychromes du décor, qu'il enveloppe d'ombre ses modèles. Carrière n'a cure de faire sentir l'attitude professionnelle de l'écrivain, de chercher l'influence de ses habitudes sur les plis de son vêtement. Son but vise moins à rendre la conformation textuelle d'une face humaine qu'à en exprimer toute la susceptibilité psychologique, il est le peintre de l'homme intérieur. Son enquête aussi intellectuelle que graphique s'étend parfois à étudier les mains, la vie spéciale des mains, comme dans le beau

portrait de *Gustave Geffroy*, le critique d'art, qui naguère parla si eloquemment du peintre et de l'ami.

Ce *Jean Ajalbert* dont le dessin accentué de la bouche est si surprenant de vérité, ce mélancolique *Daudet*, peint sur le vélin d'un exemplaire de *Sapho*, ce *Roger Marx*, ce fantômatique *Edmond de Goncourt*, sur un exemplaire de *Germinie Lacer-teux*, marquent parmi les meilleures peintures d'une exposition où Carrière apparaît sinon comme un grand inventeur-peintre, du moins comme un compréhensif apte à découvrir ses éléments de beauté ailleurs que dans certaines trouvailles spontanées résultant plus d'une accoutumance de l'œil et de la main que d'efforts de pensée individuelle.

* * *

Les hommes de lettres ne sont pas souvent heureux dans le choix de leurs peintres ordinaires. L'exposition des Ecrivains et Journalistes du siècle comprend peu d'œuvres intéressantes relativement à leur nombre. Cependant, il ne faut pas omettre de signaler un pastel de Renoir, *Théodore de Banville*, le poète à la physionomie malicieuse ; un *Bergerat* rabelaisien de Marius Michel ; un *Stendhal* peu connu, de Loderwack ; l'eau-forte du *Cladel* à la cigarette, par Bracquemond ; le portrait bien connu de *Delacroix* par lui-même ; le critique d'art *Delécluze*, une mine de plomb du père Ingres qui ne vaut pas celles que le maître exécuta en Italie sous le premier Empire ; *Lucien Descaves*, par Courboin sur un exemplaire de *Sous-Offs* ; *Edouard Dujardin* au temps de la *Revue Wagnérienne*, par Jacques Blanche ; *Félix Fénéon* par Signac ; un *Théophile Gautier* bien imprévu en dandy, par Auguste de Châtillon ; le sévère *Guizot* de Delaroche ; *Augustin Hamon*, pastel par Maximilien Luce ; *Paul Hervieu* par Blanche, sur un exemplaire de *Peints par eux-mêmes* ; *Frantz Jourdain* par Besnard, sur un exemplaire de *A la Côte* ; un buste d'*Octave Mirbeau*, par Rodin ; un pastel de la comtesse de *Fleury* (Ossit) par Helleu ; *Théophile Sylvestre* par Jeaurou ; *Willy* (Henry Gauthier-Villars), par Fernand Fau ; une tête d'*Arsène Alexandre* indiquée par larges méplats, signée Anquetin ; le *Lamennais* vieilli d'Ary Scheffer ; *Francis Magnard*, par Besnard et *Francis Poitevin* par Jacques Blanche, « dans une pose acculée, bien vivante » ainsi qu'écrivit l'esthète Félix Fénéon.

EDMOND COUSTURIER.

Le Gérant : L. BERNARD.

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.

INFORMATIONS ARTISTIQUES DE LA QUINZAINE

Un jury très habile.

Une souscription avait été ouverte pour l'érection à Valence d'un monument à Emile Augier; cette souscription est maintenant close, M^{me} la duchesse d'Uzès ayant pris à sa charge tous les frais du monument. L'un des projets présentés [au concours, et classé n° 1 par le jury le 29 mai dernier, était signé Manuela, pseudonyme en sculpture de M^{me} d'Uzès.

On se souvient que les Chambres avaient voté un crédit de 500.000 fr. destiné à être employé en achats d'objets d'art à la vente de la collection Spitzer. Sur ces 500.000 francs, 300.000 avaient été attribués au musée du Louvre, 200.000 au musée de Cluny. Mais les deux musées n'ont pas dépensé la totalité de leur crédit, et ils viennent de reverser au Trésor un reliquat, le premier de 25.230 francs, le second de 34.992 fr. 50, en tout 60.311 fr. 50.

Voir dans le salon carré du Louvre le précieux petit tableau de l'école ombrienne représentant *Saint-Sébastien*, qui vient d'y être placé.

Extrait d'une interview de Jacques Dauville, du *Journal*, avec Paul Verlaine :

— Dans deux mois, le poète sera « solide sur ses pattes » et s'en ira, pareil à Jason, à la conquête de la Toison d'or.

« Je ferai des conférences à Lyon, à Genève, à Lausanne, à Verviers, etc... Je gagnerai, je l'espère, de nombreux argent », fait-il avec des petits rires de gamin.

En attendant, le malade travaille sur son lit, dès l'aube. Il est en train de « chansonnier sur les sergots du Quartier », et il écrit la narration, pour un éditeur d'Amsterdam, de son récent voyage en Hollande. Une piécette de théâtre l'occupe et le préoccupe aussi un peu. Elle s'intitulerait : *Vive le roi!* Le premier tableau représente une chambre obscure où l'on entend parler le petit dauphin Louis XVII ; au second, c'est une bataille ; au troisième, le petit Capet, étendu sur un misérable lit, expire en poussant ce cri : Le roi est mort ! Vive le roi !

L'Institut supérieur des Beaux-Arts, à Anvers, vient de charger d'un cours d'art appliquée M. Henri Van de Velde, dont on a apprécié les œuvres aux Salons des XX et de l'Association pour l'art. M. Van de Velde initiera les élèves au mouvement des nations voisines, spécialement de l'Angleterre, en faveur des arts appliqués.

Il est mis en vente quelques exemplaires sur papier de luxe d'un tiré à part du poème *Swanhilde* publié par l'*Ermitage*. S'adresser à M. Francis Viéle-Griffin, à Nazelles (Indre-et-Loire).

ALLÔ.

Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE

PARIS

Chez les principaux Libraires

FRANCE

Aix	Dragon.
Ajaccio	De Peretti.
Amiens	Courtin-Hecquet.
Angers	Lacheze et Cie.
Besançon	Jaquard.
Bordeaux	Bourlange.
—	Dauche.
Boulogne-s.-Mer	Duthu.
Bourg	Chiraux.
Bourges	Montbarbon.
Brest	Renaud.
Caen	Robert.
Châlons-s.-Marne	Brulfert.
Chambéry	Weill.
Cherbourg	Baujat.
Clermont-Ferrand	Marquerie.
Dijon	Ribon-Collay.
Saint-Etienne	Armand.
Fontainebleau	Chevalier.
Grenoble	Desprez.
Le Havre	Baratier.
—	Bourdignon.
Lille	Dombu.
	Tallandier.

Lyon	Bernoux et Cummin.
—	Veuve Cantal.
—	Dizain et Richard.
Marseille	Aubertin.
—	Carbonnelle.
Montauban	Bian.
Montpellier	Coulet.
Nancy	Grosjean-Maupin.
Nantes	Vier.
Nice	Visconti.
Nîmes	Catelan.
—	Morin-Fesselier.
Orléans	Herluisson.
Poitiers	Druinaud.
Saint-Quentin	Triquenaux-Devienne
Reims	Michaud.
Rouen	Lestringant.
—	Schneider.
Saumur	Milon.
Toulon	Rumèbe.
Toulouse	Miles Brun.
Tours	Pericat.
Versailles	Flammarion,

ETRANGER

ALLEMAGNE

Straßburg	Treuttel et Wurtz.
Berlin	Ascher et Cie.
Leipzig	Brockhaus.
Munich	Ackermann.
Stuttgart	Wittzwer.

ANGLETERRE

Londres	Hachette.
-------------------	-----------

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne	Brockhaus.
Buda-Pesth	Revai frères.

BELGIQUE

Bruxelles	P. Lacomblez.
—	Lebègue et Cie.
—	Spineux.

ÉGYPTE

Le Caire	Barbier.
--------------------	----------

ESPAGNE

Barcelone	Piaget.
Madrid	Romo et Fussel.

ITALIE

Rome	Bocca.
Milan	Treves frères.
Turin	Bocca.

PORTUGAL

Lisbonne	Fereira.
--------------------	----------

SUÈDE

Stockholm	Loostroom.
---------------------	------------

SUISSE

Bâle	Georg.
Berne	Nedegger.
Genève	Burckhardt.
—	Hegimann.
Lausanne	Duvoisin.
Zurich	Meyer et Zeller.

TURQUIE

Constantinople	Biberdjian.
--------------------------	-------------